

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Samuel Archibald, Jean-Paul Daoust, Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières

Michel Lord

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2012). Compte rendu de [Samuel Archibald, Jean-Paul Daoust, Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières]. *Lettres québécoises*, (145), 40–41.



SAMUEL ARCHIBALD

Arvida

Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, 316 p., 25,95 \$.

Le retour du baroque

C'était plus fort que moi, en lisant *Arvida*, je pensais à *L'Eldorado dans les glaces* de Denys Chabot, un roman baroque qui magnifie une Abitibi fabuleuse. *Arvida*, pour être plus réaliste, est une œuvre tout aussi étonnante dans son genre.

Comme pour les premiers recueils de nouvelles de Robert Lalonde, Samuel Archibald préfère parler d'« histoires », ce en quoi il pourrait bien avoir raison, tant ses récits répondent peu à la règle de l'économie nouvelle. Dans ce qui est pour une bonne part de la biofiction, Archibald ressuscite, dans ces 14 textes, des moments de sa ville natale, Arvida, avec son père, conteur et charmant voleur, trônant au milieu d'une faune souvent étrange. Dès l'ouverture, dans « Mon père et Proust — AMÉRICA I », la surprise tient au fait qu'il n'y a aucune véritable intrigue, singularité qui trouvera son éclairage en finale du recueil.



SAMUEL ARCHIBALD

L'ouvrage ne se confine pas toutefois à la seule région du Saguenay, mais les personnages qui parcourent le monde y reviennent souvent. Certains espaces de l'« action » sont presque des *no man's land*, comme cet aéroport dans « Au milieu des araignées » où le narrateur songe à un jardin où, quand tout sera fini, il ira vivre avec les araignées.

Plus étrange encore, au milieu du recueil, il y a ce curieux « Jigai » où, à mille lieues d'Arvida, le discours pénètre dans l'horreur pure. Deux femmes, dans un village japonais, s'aiment et se mutilent allégrement tout en espérant faire œuvre d'art et d'écriture à même la chair mutilée. Troublant.

Dans les derniers textes, Archibald revient à Arvida. « Foyer des loisirs et de l'oubli — ARVIDA II » est encore biofictionnel et dessine à gros traits une cer-



taine petite histoire d'Arvida. Un long déclin qui passe par toutes sortes d'anecdotes dont une très longue digression sur le hockey.

Clé de l'ensemble, « Madeleine — ARVIDA III » se donne enfin comme l'art poétique de l'auteur, qui se trouve à éclairer ce qui précède, dans un discours réflexif sur sa façon de procéder dans l'écriture, sur ses difficultés surtout à raconter, mêlant tout à la faveur de souvenirs. Le recueil se termine par une conversation avec son père pendant une partie de chasse bien arrosée, et au cours de laquelle l'auteur narra-

teur se rend compte qu'« il y a toujours un moment où [il] accroche à des histoires qui n'en sont pas, qui commencent sans finir ou qui n'arrivent jamais » (p. 307). Mais c'est bien là sa manière, très vivante et à nulle autre pareille, si ce n'est à la liberté de Proust dans *À la recherche du temps perdu*, à qui le narrateur envie la madeleine qui lui manque, mais qui découvre qu'il a, à sa manière, sa propre madeleine qui le fait remonter dans le temps... d'Arvida et d'ailleurs.



JEAN-PAUL DAOUST

Sand Bar

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2011, 100 p., 20 \$.

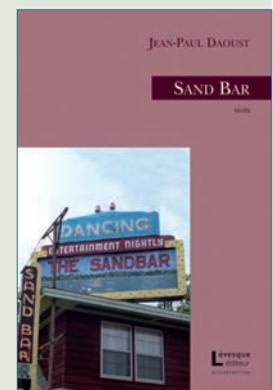
Des tranches de vies américaines

On entre dans cet étrange recueil de *récits* biofictionnels un peu à tâtons. Tout y semble en fragments, en miettes, sans liens apparents entre eux, sinon que la vie est un bordel et qu'une faune fêtarde états-unienne s'y amuse beaucoup. Souffre aussi.

Sand Bar se présente comme le troisième volet d'une trilogie dont les deux premiers livres sont des recueils de poésie (*L'Amérique*, 1993, et *111 Wooster Street*, 1996). Le poète se transmue ici en prosateur qui n'a que faire de la tradition narrative. Dans ces 35 « récits », Jean-Paul Daoust offre, sous le nom de Neveu, des instantanés de la vie du jeune garçon qu'il était dans les années 1950, et, de fragment en fragment, il remonte lentement dans le temps, mais de manière labyrinthique, charriant des détails lourds ou légers de sa vie comme de celle d'un Oncle et d'une Tante, et d'autres originaux.

Ce n'est qu'au seizième récit, « La Tante », que l'on comprend un peu mieux l'origine de toutes ces histoires. La Tante a quitté Salaberry-de-Valleyfield pour s'installer à Detroit où elle a marié Clyde Thrapp, l'Oncle, rebaptisé Claude Thrope après une faillite. En 1955, ils déménagent au nord de Detroit, à Prudenville, et ouvrent le Sand Bar. En 1957, à 11 ans, le neveu devient orphelin et il est pris en charge par l'Oncle et la Tante et « passe ses vacances d'été et de Noël au Sand Bar » (p. 50), tout en faisant son cours classique à Valleyfield.

L'atmosphère y est liquide. Dans le Sand Bar, situé au bord d'un lac, on se soûle, on chante, on danse, on se rend malade. C'est une époque de bouleversements. « Émeute » ravive un certain mois d'août 1964, où





JEAN-PAUL DAoust

L'Oncle fuit Detroit avec le Neveu. Les Noirs sont révoltés, l'Oncle gueule contre eux et le Neveu le trouve fasciste. À Salaberry-de-Valleyfield, encore traumatisé, le Neveu « ne veut plus voir le visage effrayant du racisme » (p. 24). « Juke-box » évoque le mouvement hippie, avec ses protestations contre la guerre au Viêt Nam, ce qui choque encore l'Oncle, toujours rétrograde. Le Neveu, lui, est bien de son temps et ne dédaigne pas l'expérimentation. Dans

« Drogue et alcool », il a un « *bad trip* monumental » (p. 21) au LSD. Il préfère boire. Ça l'aide à chanter. Parfois, comme dans « Les blues du Neveu », le Neveu semble s'ennuyer du lac Saint-François de Salaberry-de-Valleyfield où ses copains sont sûrement en train de s'amuser. Car il y a « Les dimanches », ces passages à vide où la Tante trouve révoltant que la loi ne permette de servir que de la bière et du vin le dimanche. À minuit, le dimanche soir, les gens se mettent à boire à s'en rendre malades.

Daoust évoque certains événements troublants de ce temps. Dans « Marilyn », à l'annonce du suicide de Marilyn Monroe, les clients du bar sont catastrophés : « [...] L'Amérique constate qu'elle a manqué comme elle son histoire d'amour. » (p. 67)

Enfin, deux destinations ultimes. D'abord l'exaltante, avec « New York City ». En 1958, un autre couple de Québécois émigrés aux États-Unis et y ayant fait fortune offrent au Neveu de lui montrer New York. Il est ébahi et jure d'habiter un jour cette ville. Trente-cinq ans plus tard, en 1993, le Neveu « est installé au 111 Wooster Street, le vaste et magnifique studio du Québec dans SoHo » (p. 74). Au bout du parcours, les deux derniers textes ne sont pas tristes, même s'ils parlent de la mort de la Tante bien aimée.

Tout l'art de Jean-Paul Daoust, dans *Sand Bar*, consiste à livrer ainsi des morceaux de vies à un train d'enfer, sans nostalgie, presque toujours avec bonheur. Pour les *happy few* curieux de découvrir Daoust, le poète prosateur mémorialiste minimaliste.



DENIS SAINT-JACQUES et MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES
(choix de textes et présentation)

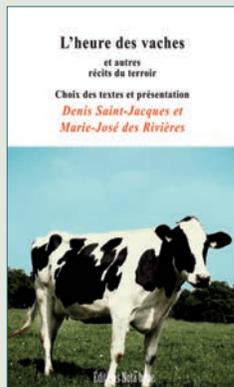
L'heure des vaches et autres récits du terroir

Québec, Nota bene, 2011, 266 p., 14,95 \$.

Une époque qui ne voulait pas mourir

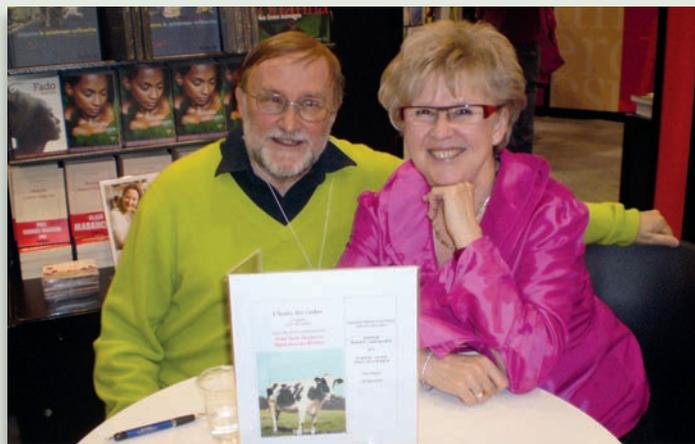
On a pu tenir pour acquise la connaissance de notre passé agriculturiste, la réduisant à peu. À tort. L'anthologie *L'heure des vaches* — intitulée d'après le texte d'Adjutor Rivard — illustre à quel point la pratique du genre terroiriste est loin d'être monolithique.

Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières ne soulignent pas le caractère



monologique de ce courant littéraire qui se répand dans le premier tiers du XX^e siècle, mais en montrent plutôt la variété et la diversité. Cela tient au fait qu'ils incluent dans le même courant tant les traditionalistes (Camille Roy, Adjutor Rivard, Lionel Groulx) que des iconoclastes comme Albert Laberge ou des pasticheurs moqueurs comme Louis Francoeur et Philippe Panneton qui, dans « Rabâchages », déconstruisent avant la lettre le genre si sérieusement pratiqué par l'abbé Groulx, en un concert ultime où « [l]es voix étaient fausses mais justes [et faisaient] retentir [...] le vibrant et magistral Appel de la Crasse » (p. 107).

Dans une introduction de cinquante pages, les anthologistes retracent les conditions d'apparition de ce phénomène qui n'est pas particulier au Québec, bien qu'il ait pris chez nous les couleurs que l'on sait, s'articulant autour de la langue, de la terre et de la religion. Une étude attentive du corpus les amène à revisiter cette vision des choses et à déceler la complexité de la pratique, qu'ils divisent en deux catégories : les souvenirs et les nouvelles. Il est assez amusant de noter que la nouvelle de Camille Roy, publiée en 1905, qui sert d'archétype fondateur au récit du terroir, a comme narrateur « un vieux hangar », jadis heureux et qui se tourmente et s'afflige du passage du temps.



DENIS SAINT-JACQUES ET MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES

Les vingt textes choisis sont tous le fait d'auteurs qui, bien qu'oubliés peut-être, ont laissé une marque certaine (Damase Potvin, Léo-Paul Desrosiers, Claude-Henri Grignon, Clément Marchand, Ringuet, Germaine Guèvremont) sur la littérature québécoise. Ce choix dans un corpus plus riche encore explique pourquoi en conclusion les anthologistes sont amenés à parler de « ces textes mal définis, sans tradition formelle reconnue [et qui] offrent un espace malléable aux sollicitations d'une pensée dont le tour convaincu, ou parfois amusé, ne dissimule pas l'angoisse latente » (p. 31). Cette époque, aujourd'hui bien disparue, ne voulait pas mourir. Chaque texte de *L'heure des vaches* le dit à sa façon.

Un festival strictement bédé à Montréal

INFO
capsule

Sans doute que le succès phénoménal de Michel Rabagliati a incité François Mayeux, propriétaire de la librairie Planète BD, à créer un festival de la bande dessinée à Montréal. « Le bassin d'auteurs est là. Les lecteurs sont là et le milieu est assez grand pour supporter un événement qui ne soit pas un coup d'épée dans l'eau », croit M. Mayeux. Il s'explique : « Il y a eu plein de festivals à Montréal, mais ils ont toujours été intégrés dans un autre événement. Aujourd'hui, il y a matière à faire un vrai festival comme il y en a en Europe. » Le Festival de la bande dessinée de Montréal se tiendra vraisemblablement les 1^{er}, 2 et 3 juin 2012 à l'Espace La Fontaine dans le parc connu de tous. Ce sera un festival où nos bédéistes seront en vedette. Le promoteur n'exclut pas l'idée d'inviter des vedettes européennes. « On veut ratisser large », a-t-il conclu.